1. Cadavre de bonhomme de neige albinos

— Je viens de vous annoncer que vous risquez de mourir dans trois jours, Monsieur Flap ! me dit la prétendue Féline en me fixant intensément.

Elle a de très longs cheveux noirs raides et des yeux marron foncé. Sa peau est étonnamment blanche, liliale.

— J'ai entendu, j'ai entendu.

— Et la seule chose que vous avez à faire en apprenant ça, c'est d'observer ma carte avec concentration ?

Je gamberge tellement vite que je suis sur le point de me faire fondre le bocal. Que faire ? J'ai bien envie de lui révéler que je ne la crois pas. Mais ne serais-je pas plus avisé en feignant de la prendre

pour la Féline ? Je n'en sais rien… Tant pis ! je choisis instinctivement la première option. Ça me fait tellement plaisir de lui dire que je ne vais pas confondre la première blaireaute venue avec la Féline, la vraie !

— En fait, vous ne le voyez sans doute pas, mais je suis très blessé dans mon amour-propre, là.

— Ah bon ! s'étonne-t-elle. Pourquoi ?

— Parce que vous me considérez comme le dernier des simples d'esprit en espérant me faire croire que vous êtes la Féline ! Ce que je ressens est assez proche de ce que vous ressentiriez vous-même si je vous prétendais que je suis la Schtroumpfette !

Tiens, prends-toi ça dans l'ego, Blanche Neige ! Elle se renfrogne un instant, puis hausse les épaules en déclarant :

— Ben… raté ! mais ce n'est pas grave… J'ai bien fait d'essayer. Jouons franc-jeu alors !

— C'est ça, oui. Dites-moi qui vous êtes et expliquez-moi pourquoi ça vous

aurait arrangée que je vous prenne pour la Féline.

Au lieu de me répondre, elle tourne la tête et parle dans la direction d'une porte entrebâillée :

— Tu as entendu ? Tu peux venir ! Monsieur Flap ne veut pas marcher…

La porte s'ouvre entièrement et… ! M'est avis que tu peux toujours essayer de te faire fondre le bidule rose que t'as dans le bocal, tu devineras jamais qui entre devant mes yeux, élégamment exorbités par la surprise. (Oui, élégamment, car j'ai tout de même un rôle de héros qui me tient à cœur et c'est important que je ne déforme pas mon visage, harmonieusement proportionné, à la moindre occase. Aussi, est-ce avec une classe altière et raffinée que je m'astreins à exorbiter mes yeux, quand les circonstances justifient cette mimique.)

Oui, pour en revenir à qui entre, ben, figure-toi que c'est Billy the Balèze. Billy the Balèze, j'te dis ! Yaisseu, le mec qui veut ma peau !

— Salut Noti ! me lance-t-il. Alors ! tu t'attendais pas à me retrouver comme ça, hein !

Il a un sourire crâneur. Genre de sourire moisi qui doit se vendre à un euro dans le rayon : « Pour se faire une tête triomphale quand on gagne aux sept familles, afin de faire râler ses adversaires. ».

— Salut pauv' naze ! je lui réplique. Voilà une balèze lurette que je ne t'ai pas vu et tes premiers mots me font bâiller. Le « Tu t'attendais pas à me retrouver comme ça, hein ! » est un vieux classique éculé, seulement usité par les méchants les plus standards des aventures les plus tristement communes.

Sans atteindre la corpulence de mon pote Vid, Billy the Balèze, comme son surnom le laisse supposer, est tout de même plutôt musclé. Ce n'est pas une bonne idée de le mettre en rogne, mais je ne peux pas m'en empêcher parce que je le suis, moi, en rogne. Cet imbécile est visiblement complice du piège qui m'a été tendu. Non seulement je suis déçu dans mon espoir de rencontrer la Féline, mais

en plus il me fait perdre du temps à présent.

— Tu devrais me parler sur un autre ton, Noti ! répond-il, en tapotant son feu à travers sa veste. Tu sais que je kifferais trop de te filer deux pralines dans la tronche ! Si t'es pas encore mort, c'est grâce à elle.

— Oui, à moi ! dit la meuf à la peau blanche comme un cadavre de bonhomme de neige albinos. J'ai essayé de persuader Bill que ce serait bien plus profitable de demander une rançon et d'en informer toutes les chaînes de télévision.

Billy vient s'asseoir à côté d'elle en ajoutant :

— J'avoue que je kiffe l'idée. Parce que tu te doutes que, rançon versée ou pas, de toute façon tu mourras de mes mains dans pas longtemps. Non seulement, je te bute pour me venger et pour redorer mon blaze, vu que tu m'as plutôt pas mal humilié, mais en plus je me fais une super pub gratis et je risque même de gagner du pognon. Avec ça, je vais regagner le respect

de tout le monde. Non ? Qu'est-ce que t'en penses ?

— Ben… y'a un truc que je capte pas ! Vu que tu vas demander la rançon au nom de la Féline… Pourquoi ça te ferait de la pub ?

— Tu sais bien qu'Antonio ne sera pas dupe ! Il n'y a que ces abrutis de journalistes pour croire que c'est la Féline !

Il parle d'Antonio le Marseillais, le Parrain qui prend plaisir à raconter, à qui veut l'entendre dans le milieu, que Billy the Balèze est incapable de se venger des humiliations que je lui ai infligées. Billy est content de me détailler ce qu'il juge être un retournement de situation à son avantage. Somme toute, la plupart des hommes sont assez simples et prévisibles ; ils aiment savourer leur triomphe en le décrivant à leur victime. C'est curieux, le fait qu'il projette de me tuer dans un délai relativement bref n'empêche pas celui-ci de vouloir me faire savoir qu'il a toutes les raisons de triompher. Ça le ferait chier que je cane sans être au parfum. Mort, je n'en aurais plus conscience pourtant, et pour

cause, mais c'est plus fort que lui : il veut que j'accuse réception de son triomphe avant de quitter l'existence. Tu vas voir comment je vais lui pourrir le moral à ce con :

— Je ne suis pas du tout certain qu'on sache que c'est toi qui m'as eu. Le Marseillais va encore plus se foutre de ta gueule. Il dira que c'est la Féline, une meuf, qui a fait ce que tu étais incapable de faire. Quant à moi… Je m'en tape de clampser, de faire le grand voyage. Je suis très dépressif, en ce moment. Et, je t'avoue que je ne sais pas pourquoi, mais ça me fait plaisir de faire croire au reste du monde que je suis mort des mains de la Féline. Ça me rendra célèbre d'une certaine façon. Alors que toi, tu resteras un petit malfrat sans envergure, la risée des vrais caïds.

Ma réplique ne lui fait visiblement pas plaisir. Faut voir la gueule qu'il fait ! Ce con me fonce brusquement dessus et me soulève, en me serrant par le cou des deux mains. La bonne femme de neige hurle :

— Laisse-le ! Tu comprends pas qu'il le fait exprès, de te chercher !?

Il me lâche, mais me tire une droite que j'esquive assez facilement. Puissant, mais un tantinet lourdaud, le Billy ! Son poing fait résonner la cloison derrière le canapé dans lequel j'avais pris place. Il domine vraisemblablement la douleur et se rassoit à côté de la meuf, qui l'agrippe par le bras.

— José ! crie Banche Neige.

Sur ce, Nain Trapu se radine.

— Les cachets ! elle lui dit.

Sur ce deuxième ce, il se barre, mais revient presque immédiatement pour lui glisser dans la main quelque chose que je ne distingue pas.

— Tu peux y aller, lui adjoint-elle. C'est bon !

Sur ce troisième ce, il se casse encore, mais ne revient plus.

Pendant que Billy fait la gueule, la meuf me montre quatre comprimés dans sa pomme droite.

— Il faut que vous avaliez ça, Monsieur Flap, elle me dit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est un simple somnifère. Nous allons devoir vous emmener ailleurs, vous comprenez…

Billy the Balèze est silencieux. Il me regarde. Son visage exprime la frustration de ceux à qui on minimise la victoire. Je profite de son état d'esprit pour le faire parler un peu :

— Je reconnais que tu as fait fort avec ce piège, Billy. Comment savais-tu que j'avais interrogé la meuf du stand trois cent dix-neuf, au parc Chanot ?

— J'ai un pote poulet à la crim, dans ton ancien poulailler, pauvre type !

Et hop ! Suffit de le flatter un chouia pour l'inciter à pavoiser, de lui offrir un moyen de compenser un peu sa frustration, et voilà qu'il déballe tout ! Sa meuf (Je présume que c'est la sienne, vu l'emprise qu'elle a sur lui) lui file un coup de coude.

— Ah ! fais-je, sur un ton laudatif, je reconnais que tu t'es gavé, là ! Ce n'est pas facile d'avoir un pote ripou dans cette brigade. Tu t'es bien démerdé, bravo. J'imagine que tu dois avoir les moyens de

le faire chanter ou de le payer… C'est qui ?

Blanche Neige pose les cachtons sur la table devant moi et ordonne :

— Avalez sans faire d'histoires ! sinon…

Je l'ignore et insiste :

— De toute façon, tu es certain de me tuer alors… Tu peux le dire. À moins que tu ne sois pas sûr de toi… Tu as peur que je t'échappe encore, ou quoi ?

— C'est Clabertin, lâche-t-il, piqué au vif.

Clabertin, me dis-je. Me rappelle plus très bien qui c'est celui-là. Ah, si je vois ! Un espèce de petit gros, rond comme un ballon, qui se ronge les ongles de longue.

La meuf lui file un second coup de coude dans les côtes :

— Tu ne vois pas qu'il te fait parler ! elle lui dit, un peu énervée.

— Et alors ! Quelle importance ! Il a raison, c'est vrai qu'il va crever.

— C'est pas la peine de trop lui en confier pour autant ! Ordonne-lui d'avaler les cachets au lieu de lui raconter ta vie.

Je la regarde dans les yeux, pour plaider :

— Ça va, ça va, je vais les bouffer sans blèmes. Juste une dernière question. Soyez un peu généreux envers celui que vous allez tuer. Un peu de classe ! Offrez-moi la grâce du condamné.

— Quelle question ? s'enquit-elle.

— Pourquoi Billy a-t-il eu l'idée de vous faire passer pour la Féline ?

— C'est pas lui qui a eu cette idée, c'est moi.

Je m'en doutais, mais je voulais titiller son petit ego.

— Aaaaaah et pourquoi ?

— Pour provoquer la Féline. Pour la forcer à se manifester.

— Dans quel but ?

— Pour foutre la main sur son magot, pauv' mec ! s'exclame Billy. Elle en a dans le bocal, pas vrai, ma meuf !

La fille glousse.

— Pas mal, en effet, conviens-je. Et pour la rançon, comment comptez-vous procéder pour la toucher sans vous faire chopper ?

— Assez de questions, déclare Billy. Avale vite fait.

— Non, merci ! J'ai pas faim. Sans-façon !

— Avale ou…

Il sort un neuf millimètres Beretta de sa veste. L'arme est munie d'un silencieux. Il la dirige vers ma poitrine et dit :

— Ça me dérange pas trop de me passer de la rançon, tu sais.

Sa meuf nous regarde avec un petit air chargé de fascination. Elle semble aimer ça, les armes et les mecs qui s'en servent. Je sais que je n'ai pas le choix. Je mets les quatre comprimés dans ma bouche.